
PQ 2218
.D73 J4
1817
Copy 1

JE FAIS MES FARCES,

FOLIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Par MM. DÉSAUGIERS, GENTIL ET BRAZIER;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 4 Septembre 1815.

NOUVELLE ÉDITION.



PARIS,

Chez J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

1817.

PQ 2218
.D73 J4
1817

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. PINSON, garçon de boutique	M. *Potier.*
M. PANTIN, directeur des marionnettes	M. *Brunet.*
Madame ROSSIGNOLETTE PANTIN, chanteuse des rues.	Mlle. *Cuisot.*
MUSTAPHA, chanteur, son associé, costumé en turc, .	M. *Fleury.*
M. DESMARTEAUX, commissaire	M. *Tiercelin.*
Une Marchande de plaisirs . .	
Une Bouquetière	Mlle. *Maria.*
Une Marchande de fruits . .	Mlle. *Louise.*
Une Marchande de gâteaux. .	Mlle. *Mariany.*
LE LIEVRE, restaurateur . .	M. *Odry.*
Curieux et Curieuses.	

Le Théâtre représente la façade du restaurateur de Sceaux, prise de la grande allée du parc. On voit les fenêtres des cabinets particuliers, et des sociétés à table. La grille du parc à la gauche. L'enseigne de Le Lièvre au-dessus des fenêtres, porte ces mots :

LE LIÈVRE, RESTAURATEUR.

899144
'31

JE FAIS MES FARCES,

Folie en un Acte.

(*Au lever de la toile, on voit plusieurs Marchands et Marchandes, un Escamoteur, une Marchande de plaisirs, des curieux, des acheteurs. Des coups de fouet se font entendre.*)

SCENE PREMIERE.

MARCHANDS DE TOUTES SORTES, LE DISEUR DE BONNE AVENTURE, LE MAITRE DU JEU DE BAGUE.

PLUSIEURS VOIX, *derrière le théâtre.*

Là, là, cocher... Arrête, arrête.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

V'là encore du monde qui nous arrive... Allons, allons, je vois que la vente ira bien aujourd'hui.

Air *Premier Chœur des Petits Savoyards.*

Gai, gai, gai, mes amis,
Car tout Paris
A Sceaux va bientôt s' rendre;
Gai, gai, gai, mes amis,
Nous allons vendre
A Sceaux comme à Paris.

CHŒUR.

Gai, gai, gai, etc.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Rangeons nos gâteaux,
Crions qu'ils sont chauds
Quoique d' puis l'aut' jour,
Y soient hors du four.

UNE MARCHANDE DE FRUITS.

Parons bien mes fruits,
En d'ssous les plus p'tits,
En d'ssus les plus beaux,
Et vienn' les nigauds.

CHŒUR.

Gai, gai, gai, mes amis.

SCENE II.

Les Précédens, M. PANTIN, et autres Voyageurs.

PANTIN.

Je vous dis que je ne donnerai pas un liard de plus, trente sous pour la place et deux sols pour boire.

LE COCHER.

Est-ce que vous plaisantez de me payer comme une course de fiacre?.. Un dimanche encore, un jour de fête!.. Je vous ai dit cinquante sols, à prendre ou laisser.

PANTIN.

Eh bien! je te laisse.

LE COCHER.

Doucement, ohé! ou sinon... (*Il fait claquer son fouet.*)

PANTIN.

Comment! cinquante sols une place de lapin!.. Vous me mettez dedans.

LE COCHER.

Ceux que j'ai mis dedans ont payé trois francs cinquante centimes. Demandez plutôt.

LES VOYAGEURS.

C'est vrai; tout autant.

PANTIN.

Eh bien! vous avez tort, vous gâtez ces gens-là.

LE COCHER.

Payez toujours.

PANTIN, *payant le cocher qui s'en va.*

Diable de place!

SCENE III.

Les Précédens, excepté LE COCHER.

PANTIN.

Air : *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.*

Je suis brisé, moulu, grands dieux!
Que les lapins sont malheureux.
Tantôt arrosé par l'orage,
Tantôt par le soleil grillé;
Il ne me manque en mon voyage,
Que d'avoir été dépouillé.
Je suis brisé, moulu, grands dieux!

TOUS.

Il est brisé, moulu, grands dieux!
Oui, les lapins sont malheureux.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Qu'est-ce qui veut des gâteaux ? ils sont tout chauds.

LA BOUQUETIÈRE.

Qu'est-ce qui veut des bouquets ? ils sont tout frais.

LA MARCHANDE DE PLAISIRS.

Voilà l' plaisir, Mesdames, voilà l' plaisir. Voyez en passant, des croquignolles, des gimblettes, des macarons, des oublies.

PANTIN.

A propos d'oublies... vous me faites souvenir... Dites-moi donc vous autres, n'auriez-vous pas vu ma femme ?

LA BOUQUETIÈRE.

Ta femme ?.. mon homme.

PANTIN.

Oui, qui est avec le grand Turc... vous savez bien.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Ah ! une robe rose...

LA BOUQUETIÈRE.

Un pantalon blanc...

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Un tambour de basque...

LA BOUQUETIÈRE.

Marquée de la petite vérole.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Un tablier de tapisserie.

LA BOUQUETIÈRE.

Des bottes à revers...

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Qui chante...

PANTIN.

Juste.

LA BOUQUETIÈRE.

Eh bien ! si elle trotte toujours depuis que je l'ons vue, elle doit être à présent au bout de l'orangerie.

PANTIN.

J'y cours vîte ; cette tendre amie, elle doit être d'une inquiétude de ne pas me voir ! (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

LA BOUQUETIÈRE, *voyant une tête de polichinelle, qui sort de la poche de Pantin.*

Dites donc, brave homme, v'là un particulier qui vous sort de là poche ; prenez garde de le perdre.

PANTIN.

Ah diable ! c'est mon polichinelle, que je viens de faire raccommoder à Paris.

LA BOUQUETIÈRE, *montrant la boîte aux marionnettes.*

Ah! c'est donc toi qui demeures là?

PANTIN.

Avec votre permission.

LA BOUQUETIÈRE.

Et celle de monsieur l' Maire, s'entend.

Air: *Non, ce n'est pas là la belle.*

Mais ta maison est si p'tite
Qu'on n' peut s'y r'tourner,
Et j' n'irons pas t' rendre visite,
Quand j' voudrons dîner.
Aussi ben dans ta demeure,
D'après ce que j' vois,
On doit trouver à toute heure
Visage de bois.

PANTIN.

Ah! friponne, tu jettes des pierres dans mon jardin... Tu es bien heureuse que ma femme... (*revenant.*) Ah! mon Dieu! et ma dinde que j'ai laissée sur la vache!

LA BOUQUETIÈRE.

Comment! une dinde!

PANTIN.

Oui, dans une bourriche pour notre dîner. J' vas la chercher tout de suite; on n'aurait qu'à me l'enlever... au lieu que je suis toujours sûr qu'on me laissera ma femme.

LA BOUQUETIÈRE.

Oui dà.

TOUTES, *riant.*

Ah! ah! ah!

PANTIN.

Vous croyez rire... c'est comme ça, (*il indique avec les mains.*) Aussi j'ai été deux heures à la Vallée, avant de la découvrir.

LA BOUQUETIÈRE.

Diantre!

Air *du Pas de charge.*

Ne t'endors pas sur le roti,
Puisqu' ta bête est si belle;
Car tu pourrais bien, mon ami,
Dîner tantôt sans elle.

PANTIN.

Je vais bien vîte, en ce cas-là,
Chercher ma dinde, parce
Que je pourrais être sans çà
Le dindon de la farce.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

Les Mêmes MUSTAPHA et ROSSIGNOLETTE, *dans la coulisse.*

(*Le Turc chante dans la coulisse :* Venez, mes belles, suivez-nous; *et Mad. Pantin :* S'en revenant au village.)

TOUT LE MONDE, *allant au-devant d'eux.*

Voilà la chanteuse et son Turc. Par ici, par ici, la chanteuse.

MUSTAPHA.

Nous voilà, nous voilà.

ROSSIGNOLETTE.

Il y a des cahiers de six, de quatre et de deux, pour la commodité de tout le monde. Prenez, choisissez.

MUSTAPHA.

Air : *A la papa.*

Qu'est-ce qui chante en sol, en la?
C'est madam' Rossignolette.

ROSSIGNOLETTE.

Qu'est-ce qui mieux qu'à l'Opéra
Sait chanter en ut, en fa?
C'est Mustapha.

MUSTAPHA.

C'est qu'en fait, oui dà,
D' complainte et d' chansonnette,
C'te p't'te maman là,
Tout d' même vous chant' çà
A la papa,
A à la papa.

LA BOUQUETIÈRE.

Je v'nons d' voir vot homme qui vous cherche.

ROSSIGNOLETTE.

Quand il m'aura trouvée, il ne m' cherchera plus.

LES DÎNEURS, *aux fenêtres.*

Allons, la belle, une petite chanson pour le dessert.

MUSTAPHA, *jetant des recueils aux croisées.*

Tout de suite, Messieurs; et v'là pour nous suivre... Dis donc, ma sœur, qu'est-ce qui va commencer?

ROSSIGNOLETTE.

Toi, pour les étourdir; et lâche tous tes moyens.

MUSTAPHA, *imitant le Turc comme à Paris, chante.*

Venez, mes belles, suivez-nous;
Nous vous ferons jouir du destin le plus doux.

Sachez que les Tartares ,
A la beauté soumis ,
Ne sont barbares
Qu'envers leurs ennemis.

(*A Rossignolette, après avoir fini.*)

A ton tour, pendant que je vais faire la recette.

ROSSIGNOLETTE, *chante sur l'air connu.*

S'en revenant au village ,
Babet trouva Colin
Près du moulin ,
Qui revenait de l'ouvrage,
Et passait son chemin.

SCÈNE V.

Les Mêmes, PINSON, *arrivant avec un air de conquête, et chantant très-haut, en gambadant, la suite de l'air.*

PINSON.

« Elle ramasse une motte
» Pour jeter en passant
» A ce galant ;
» Mais elle reste bien sotte ,
» Quand Colin...

TOUT LE MONDE.

Paix donc, Monsieur, vous empêchez d'entendre.

PINSON.

Eh bien! qu'ils aillent chanter plus loin. Le pays de Sceaux est grand; moi je suis veuu ici pour m'amuser, et je m'amuse.

En revenant au village , etc.

LES MARCHANDES DE BOUQUETS, DE GATEAUX ET DE PLAISIRS.

Tu ne te tairas pas, grand échalas?

PINSON.

Non, je suis un cheval échappé, et je caracolle.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Oh! je dis un cheval... tu te fais ben d'l'honneur.

PINSON.

Vous croyez me fâcher?.. Eh bien! pas du tout, parce que moi, j'ai l'esprit bien fait.

LA BOUQUETIÈRE.

Ce n'est donc pas comme tout le reste?

PINSON.

Et pour vous le prouver, je vous achète des gâteaux.. Combien la douzaine?

LA MARCHANDE DE GATEUX.

Douze sols.

PINSON.

Ce n'est pas trop cher. Donnez-vous le treizième par dessus le marché?

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Toujours.

PINSON.

En ce cas je prends le treizième, j'achèterai la douzaine dimanche prochain.

LA MARCHANDE DE GATEAUX.

Dis donc, eh! grand meurt de faim... Veux-tu bien ne pas toucher... ça brûle.

PINSON.

Oh! je dis, ils brûlaient avant hier, mais cet égal; tiens, petite sotte, le voilà, ton gâteau.... Je voulais te faire peur... C'est par farce; je suis venu ici pour m'amuser et je m'amuse.

LE TURC.

Il ne faut pas pour çà nous empêcher de faire notre commerce. Il faut que tout le monde vive.

PINSON.

Eh! bien, qu'est ce qui t'empêche de vivre, toi?

ROSSIGNOLETTE, *s'avançant.*

Le beau sexe aura p't'être plus d'pouvoir sur monsieur.

PINSON.

Peste! la jolie amazone! c'est sans doute sa femme, il faut que je le rende jaloux... pour savoir où ça nous mènera!... Ça sera toujours une farce de plus dans le nombre... Et puis, à tout prendre, elle en vaut bien la peine.

ROSSIGNOLETTE.

Sa galanterie me répond qu'il va nous faire le plaisir de détaler et nous donner la paix.

PINSON.

La paix! quand ces deux grands yeux-là me déclarent la guerre.

ROSSIGNOLETTE.

On n'est pas plus galant... Mais c'est que voyez-vous, nous serions obligés de faire not' plainte au commissaire de police...

PINSON.

Quel aimable organe!

ROSSIGNOLETTE.

Qui vous condamnerait z'à une amende...

PINSON.

Quelle grâce dans tout ce qu'elle dit!

ROSSIGNOLETTE.

plusieurs jours d'emprisonnement.

PINSON.

Elle me captive. *(bas à Rossignolette.)* Deux mots en particulier.

ROSSIGNOLETTE.

Qu'est-ce que vous avez à me dire ?

PINSON.

La blonde ?... la châtaigne... à la brune ici... est-ce dit ?

ROSSIGNOLETTE, *à part.*

Il faut le faire aller. (*bas à Pinson.*) C'est dit.

MUSTAPHA.

Ah ça ! en finirez-vous, l'ami ?

PINSON.

L'ami ! les amis ne sont pas des turcs, entendez-vous ? et je ne vous connais pas.

MUSTAPHA.

S'il ne tient qu'à ça ! j'nous f'rons connaître.

PINSON.

Bah ! (*bas à Rossignolette en fredonnant.*)

Je vous attends dans l'omqre de la vie,
Loin du grand Turc, nous nous verrons sans gruit.

MUSTAPHA.

Laisse-moi donc là ce grand flandrin, et vien-toi z'en...

PINSON., *lui donnant un coup de sa badine.*

Grand flandrin ?... qu'est-ce que c'est que cet insolent là ?

MUSTAPHA, *lui rendant un coup d'archet.*

Un coup de canne à Nustapha !

PINSON.

Un coup d'archet à Pinson !

TOUS.

A la garde ! à la garde !

PINSON.

A la garde ! laissez donc, je suis venu ici pour m'amuser et je m'amuse.

MUSTAPHA.

Air : *Finissez donc, M. le militaire.*

Allons, allons chercher le commissaire,
Et celui-la (*bis*) saura vous faire taire.

PINSON.

Courez, courez chercher le commissaire.
Personne ici (*bis*) ne peut me faire teire.

TOUS.

J'espère (*bis*)
Qu'une bonne et juste prison
De vous va nous faire raison.

PINSON.

Vouloir mettre Pinson en cage,
En vérité c'est rêver.

MUSTAPHA.

C'est au contraire l'usage,
Nous allons te le prouver.

TOUT LE MONDE. *tombant de sur lui.*

Mais en attendant,
Pan, pan, pan, pan
C est m'sieu l' fendant,
Toujours autant
Sur ce qui vous attend.

PINSON, *riant aux éclats.*

Frappez hardiment
Pan, pan, pan, pan,
C'était mon plan.
Voilà vraiment
Un bon commencement

SCENE VI.

PINSON, *seul, riant aux éclats.*

Sont-ils vexés ? sont-ils véxés ? Ils m'ont battu comme plâtre... Ce n'est pas l'embarras, je suis tout meurtri, mais bah ! je n'y penserai plus demain, et puis, d'ailleurs, je suis venu ici pour m'amuser, et je m'amuse. Des farces, des farces, et encore des farces... Moi, à la eampagne, je ne connais que ça. Je vous demande un peu le beau plaisir qu'on a à se promener... bien tranquillement. Tenez par exemple... me voilà. (*Il marche lentement, sa canne sous le bras.*) je marche en long, je marche en large, je reviens sur mes pas... Est-ce que vous croyez que je m'amuse?... pas du tout, pas plus que dans notre magasin de draps de la rue aux Ours; au lieu que des niches aux jobards, ça fait passer le temps... Ah ! (*appercevant un promeneur qui vient de son côté.*) en voilà un... chut.

SCENE VII.

PINSON, UN PASSANT.

PINSON, *l'appelant.*

Monsieur, monsieur....

La passant se retourne et Pinson chante.)

Monsieur Malbrong est mort,
Mironton, etc.

LE PASSANT.

Qu'est-ce que cet insolent-là !.. Je vous apprendrai...

(Il lui donne un coup de pied et s'en va.)

SCENE VIII.

PINSON, *riant.*

Attrape! il a joliment donné dedans. Ce n'est pas l'embarras, les autres commis de notre magasin me disent quelquefois que je me mettrai dans de vilains draps; que si, que ça; mais ça ne m'empêche pas de m'en donner tout le long de l'aune, et puis s'il fallait écouter le tiers et le quart... d'ailleurs, j'ai reçu hier cinquante écus de mes parens, pour mon trimestre. L'argent est rond, comme on dit, il faut qu'il roule... et jene m'amuse déjà pas tant dans la semaine avec le bourgeois.

Air : *Vaud. de l'écu de six francs.*

Il n'a que butor à la bouche,
Lorsque la vente a peu donné;
Ce n'est pas du pied qu'il se mouche,
Quand, par hazard, j'ai mal auné;
Mais sûr d'une bonne revanche,
Moi je fais, depuis le lundi,
Mon devoir jusqu'au samedi,
Et mes bamboches le dimanche.

SCENE IX.

PINSON, LES CONVIVES, *chez le traiteur Le Lièvre.*

UNE VOIX.

Monsieur Le Lièvre, mon artichaut à la barigoule.

LE LIEVRE.

Monsieur, vous êtes au four.

UNE AUTRE VOIX.

Monsieur Le Lièvre, mon anguille.

LE LIEVRE.

On vous écorche.

PINSON.

Ah! ah! voilà le restaurateur de l'endroit...il a encore une bonne figure à niches... si je pouvais...

LE LIEVRE.

Oserais-je demander à monsieur si c'est après le diner?

PINSON.

Non, monsieur, c'est avant.

LE LIEVRE.

En ce cas, si monsieur veut me faire l'honneur d'entrer

chez moi, j'ai l'amour-propre de croire qu'il ne sera pas plus mal traité qu'ailleurs. Monsieur est-il seul ?

PINSON.

Seul ? non... nous sommes vingt-quatre.

LE LIEVRE.

Vingt-quare ! (*à part.*) Diantre, que j'ai bien fait de le happer au passage... le voisin aurait eu çà. (*haut.*) Alors je vais préparer mon grand salon, qui heureusement n'est pas encore retenu.

PINSON.

Votre grand salon sera peut-être un peu petit.

LE LIEVRE.

Non, monsieur, non, monsieur; moyennant que chacun consentira à se gêner un peu, tout le monde sera à son aise.

PINSON.

Je n'ai plus besoin de vous dire qu'il me faut ce que vous avez de plus frais en mets et vin.

LE LIEVRE.

Ne croyez-vous pas que je vous donnerai du vieux... ah ! ça tout votre monde est-il arrivé ?

PINSON.

Non, j'ai pris les devants pour ordonner le repas... mais la société ne doit pas être loin. (*à part.*) Attends-la sous l'orme. (*haut.*) Ainsi dépêchez-vous de mettre les fers au feu et les mains à la pâte.

LE LIEVRE.

Soyez tranquille. Jean, Nicolas, Baptiste, Guillot, allumez vos fourneaux, remontez la broche... plumez six perdreaux, dépouillez deux lièvres, truffez une dinde, brouillez des œufs, embrochez des éperlans, soufflez une omelette; raie au beurre noir, carpe au bleu, haricots verts, sauce blanche, perdrix rouges....

PINSON, *à part.*

Et tu riras jaune.

LE LIEVRE.

J'y vais moi-même, car sans l'œil du maître, rien ne marche.

PINSON.

Ah ça ! je vous le répète, tout ce que vous avez de meilleur, coûte qui coûte.

LE LIEVRE.

Vous m'en direz des nouvelles.

SCENE X.

PINSON, *à part.*

Encore un fait d'amitié. Eh bien quoi ! c'est un échange...

Il va me préparer des ragoûts de sa façon, et je lui sers un plat de mon métier... et puis d'ailleurs, je suis venu ici pour m'amuser et je m'amuse. Je voudrais pourtant bien savoir si la petite chanteuse viendra tout de bon, comme elle me l'a dit... Non que j'en sois amoureux au moins... pas si bête !.. c'est par pure farce... parce que ce ne serait pas la peine d'être célibataire, si on ne faisait pas la vie de garçon.

SCENE XI.

PINSON, PANTIN, *une bourriche sous le bras et des marionnettes sous son habit.*

PANTIN.

Le diable soit de ma femme !.. J'ai parcouru tout Sceaux en tout sens et je suis encore à la voir.

PINSON, *à part.*

Voilà encore une bonne fac à farces... voyons s'il mordra. (*Allant vers Pantin.*) Eh bon, je ne me trompe pas..... Comment c'est vous.

PANTIN.

Oui, monsieur.

PINSON.

Eh ! par quel hasard ici ?

PANTIN.

Je ne sais pas trop à qui j'ai l'honneur....

PINSON.

Allons, vous plaisantez... embrassons-nous donc et... et ma parole d'honneur, je le connais pas.

PANTIN, *à Pinson qui le serre dans ses bras.*

Prenez garde, vous allez m'enfoncer une bosse.

PINSON.

Une bosse !

PANTIN.

A mon polichinelle.

PINSON.

Ah ! pardon... Madame votre épouse se porte bien ?

PANTIN.

Mon épouse, monsieur, d'où la connaissez-vous ?

PAITIN.

D'où je la connais ?... je la connais peut-être... ah ça ! mais regardez-moi donc bien.

PANTIN.

Je vous regarde.

PINSON.

Eh bien, y êtes-vous?

PANTIN.

Pas davantage. Je vous demande bien pardon, mais il faut que j'aille déposer ces personnes. (*montrant les marionettes.*)

PINSON.

Non, non, elles ne sont pas de trop, et je ne vous quitte pas que vous ne m'ayez reconnu. (*le retenant.*) Rappelez-vous où vous êtes allé il y a environ trois semaines.

PANTIN.

Il y a environ trois semaines ?

PINSON.

Oui, je ne veux pas vous dire mon nom d'abord... faut que vous le deviniez.

PANTIN, *cherchant à sortir.*

Où je suis allé il y a environ trois semaines ?

PINSON.

Je dis trois semaines comme je dirais quinze jours.

PANTIN.

Ah ça ! mais entendons-nous... est-ce trois semaines ou quinze jours ?

PINSON.

Eh bien, mettons quinze jours.

PANTIN

J'aime mieux ça, parce que c'est plus facile à se rappeler... Et c'est là que je vous ai vu ?

PINSON, *le retenant.*

Oui, je vais vous mettre sur le chemin... Vous souvenez-vous d'une rue ?

PANTIN.

D'une rue... attendez donc, si je me souviens d'une rue ?.. Si vous me disiez seulement le nom...

PINSON.

Où deux hommes se disputaient... où il y en eut un qui ayant tiré l'autre par un bouton de son habit comme cela, l'étendit à ses pieds. (*Il lui arrache le bouton.*) Ah ! pardon.. Voilà votre bouton, il ne tenait pas.

PANTIN.

Il n'y a pas de mal.

PINSON.

Et dans le même moment une voiture venant à traverser, passa comme cela sur les jambes de ce malheureux.
(Il passe sa canne toute crotté sur les bas blancs de Pantin, pour lui indiquer l'endroit où a passé la voiture, et les lui salit.)

PANTIN.

Le pauvre homme !

PINSON.

Ah ! mon dieu ! je vous ai sali, je crois.

PANTIN.

Il n'y a pas de mal, ça ne parait presque pas.

PINSON.

Si bien que la foule ayant arrêté les chevaux et saisi le cocher qui se débattait comme un diable, au moment où il allait s'échapper, on le saisit aux cheveux. (*Il le prend à la perruque qu'il enlève.*) Excusez.

(Il la lui rend.)

PANTIN.

Il n'y a pas de mal... mais c'est unique que cela me soit sorti de la tête.

PINSON.

Comment vous n'avez aucune idée?

PANTIN.

Aucune... mais ce qui s'appelle aucune...

PINSON.

Alors c'était quelqu'un qui vous resemblait parfaitement. Je vous demande pardon de vous avoir retenu.

PANTIN.

Il n'y a pas de mal.

(Il veut remettre sa perruque, et les marionettes qu'il a sous les bras, l'en empêchent.)

PINSON.

Permettez que je vous débarasse.

PANTIN.

Vous êtes trop bon.

PINSON.

Non, cela vous gêne... Comment voulez-vous?

PANTIN.

Je vais les poser là-dessus.

PINSON.

Non, puisque me voilà, donnez.

PANTIN.

Je n'en ferai rien.

PINSON.

Je vous en prie.

PANTIN.

Du tout.

Pendant ce dialogue, Pinson tire à lui le polichinelle et l'arlequin. Pantin les tire toujours.)

PINSON.

Si vous mettez de l'entêtement, j'en mettrai aussi.

PANTIN.

Eh bien ! nous allons voir qui cédera.

PINSON.

Ce ne sera pas moi.

PINSON.

Ni moi.

(Il résulte des efforts qu'ils font, que le bras du Polichinelle et la jambe de l'Arlequin restent dans les mains de Pinson, au moment où aucun d'eux ne s'y attendait, et la secousse les renverse chacun de leur côté.)

PINSON, *se relevant et riant, à part.*

J'espère qu'il est bien tombé. (*haut*) N'êtes-vous pas blessé?

PANTIN.

Non, monsieur, il n'y a pas de mal...

PINSON.

Maintenant je vous prie de vous en aller.

PANTIN.

Où donc cela?

PINSON.

Où vous voudrez, parce que je vous dirai que j'ai un rendez-vous ici.

PANTIN.

Moi, monsieur, j'y ai mes affaires.

PINSON.

Oui, je vois votre maison de commerce; mais mon rendez-vous est avec une belle.

PANTIN.

Une belle?

PINSON.

Une petite chanteuse.

PANTIN.

Une chanteuse?

PINSON.

Et la plus jolie petite femme.

PANTIN.

Oui-dà.

PINSON.

Et qui a le plus vilain mari.

PANTIN.

Serait-ce la mienne?

SCÈNE XII.

Les Précédens, LE LIÈVRE.

LE LIÈVRE.

Monsieur, monsieur et votre monde...

PINSON.

Il va venir. (*à part*) Esquivons l'explication.

LE LIÈVRE.

Il va venir, il va venir... et personne ne vient; en attendant, mes rôtis brûlent, mes fricassées languissent, mes pâtisseries se dessèchent.

PINSON, *sortant.*

Eh mon dieu! rotissez, fricassez pâtissez; vous n'en ferez jamais assez. (*en frappant sur l'épaule de Pantin.*) Adieu, mon bon petit jobard...

SCÈNE XIII.

PANTIN, LE LIEVRE.

PANTIN.

Avec sa chanteuse, ce jeune homme-là m'inquiète, et il faut absolument que je tire cette affaire-là au clair. Dites-moi, mon cher Le Lièvre, il faut que vôus me rendiez un service conséquent... mais ce qui s'appelle conséquent.

LE LIÈVRE.

Eh mon dieu! j'entends le français, qu'est-ce?

PANTIN.

Je soupçonne que ce jeune homme en veut conter à ma femme; je vais le suivre; vous, de votre côté...

LE LIÈVRE.

Qu'est-ce qu'il faut faire?

PANTIN.

L'épier.

LE LIÈVRE.

Comment les voulez-vous, à la poulette?

PANTIN.

Vous ne m'entendez pas, je vous dis qu'il faut épier ma femme.

LE LIEVRE.

Ah! bon, expliquez-vous donc... Mais c'est que je ne la connais pas votre femme; peignez-la moi un peu.

PANTIN.

Oui, ça fait que vous démêlerez mieux... Je vous dirai d'abord.

LE LIEVRE, *voyant la bouriche.*

Ah! ah! qu'est-ce donc que je vois-là?

PANTIN.

Vous m'y faites penser... c'est une dinde que je voulais vous prier de faire rôtir.

LE LIEVRE.

Très-volontiers. (*Il ouvre la bouriche.*)

PANTIN.

Je vous dirai donc que ma femme chante avec un Turc, ça va peut-être vous mettre sur la voie.

LE LIÈVRE, *sortant la dinde.*

Oh si c'est ça, je l'ai vue, elle est ici.

PANTIN.

Eh bien comment la trouvez-vous ?

LE LIÈVRE, *croyant qu'il parle de la dinde.*

C'est une belle bête.

PANTIN.

Qui ?

LE LIEVRE.

Nous la ferons rotir, n'est-ce pas ?

PANTIN.

Bien entendu; n'est-il pas vrai qu'elle chante bien ?

LE LIEVRE.

Quand elle sera farcie et remplie de marons, ce sera bien autre chose.

PANTIN.

Elle a pensé entrer à l'Opéra.

LE LIEVRE.

Aimez vous les bardes ?

PANTIN.

Non, non.

LE LIEVRE.

Alors tout bonnement; mais vous mangerez autre chose avec ça ?

PANTIN.

Oui, j'ai apporté une langue que voici.

LE LIEVRE, *prenant la langue.*

Donnez, donnez.

PANTIN.

C'est assez nous amuser à la moutarde... Il faut que je vous quitte pour le secret que je viens de vous confier. Surveillez ma femme, moi je m'en vais parler au jeune homme, vous savez que je n'ai pas ma langue dans ma poche.

LE LIEVRE.

Parbleu ! puisqu'elle est dans la mienne.

SCÈNE XIV.

LE LIEVRE, *seul, regardant à sa montre.*

Sept heures, et la société de monsieur n'arrive pas !... le

dînere sera détestable ; c'est égal, ils n'en paieront pas un écu de moins. (*On entend crier :* Par ici, par ici.) Diable ! voilà du monde ; c'est peut-être ma société. Allons vite à nos fourneaux.

SCENE XV.

ROSSIGNOLETTE, MUSTAPHA, un Commissaire, Chœur de Bourgeois, Paysans et Marchands.

ROSSIGNOLETTE.

C'est ici même qu'il était il y a une heure.

CHOEUR.

Oui, c'est ici.

LE COMMISSAIRE.

Il y a une heure ! et il n'y est déjà plus ? c'est inconcevable.

MUSTAPHA.

Dame ! monsieur le commissaire, il ne vous attendait pas.

LE COMMISSAIRE.

Il ne m'attendait pas ! pourquoi ne m'attendait-il pas ? Il devait bien se douter, d'après sa faute, que je viendrais y mettre ordre... ah ça, vous dites donc que son délit est...

ROSSIGNOLETTE.

De nous avoir empêché de chanter.

LE COMMISSAIRE.

Considérant que veiller à ce qu'aucun individu, de quelque sexe qu'il soit, homme ou femme, ne soit troublé dans l'exercice de ses fonctions, de quelque nature qu'elles soient, est la fonction la plus importante d'un fonctionnaire public... déclarons le délinquant atteint et convaincu.

MUSTAPHA.

Atteint, non... car vous savez que nous n'avons pas encore pu l'atteindre.

LE COMMISSAIRE.

Alors, convaincu seulement, et je me résume...

Air : *Lise chantait dans la prairie.*

Condamnons sur votre demande
Le délinquant nommé Piuson,
A vingt-quatre livres d'amende,
Plus, vingt-quatre heures de prison,
Pour avoir en mauvaise tête,
Troublé sans rime ni raison,
Par une conduite indiscrette,
La chanson (*bis*) de Rossignolette.

TOUS.

La chanson, etc.

LE COMMISSAIRE.

Ah ça ! pour ma gouverne ; car vous savez que je dois, en pareille circonstance, savoir depuis l'alpha jusqu'à bêta.

ROSSIGNOLETTE.

Monsieur le commissaire, parlez.

LE COMMISSAIRE.

Pour ma gouverne, dis-je, quelle est la chanson, complainte ou romance que vous chantiez?

ROSSIGNOLETTE.

C'était... (*Elle chante.*)

S'en revenant du village,
Babet...

LE COMMISSAIRE.

Ah ! je sais. (*Il continue en chantant et dansant.*)

Trouva Colin
Près du moulin,
Qui revenait du village,
Et passait son chemin.

Elle ramasse, etc.

Je ne vois rien dans les couplets que de très-décent et très-moral. (*prenant du tabac.*) puisqu'ils avertissent les fillettes novices de redouter la malice et la voix séductrice du vice qui les entraîne vers le précipice où trop souvent le pied glisse. (*Il éternue.*)

TOUS.

Dieu vous bénisse.

LE COMMISSAIRE.

Or sus donc, voilà le susdit Pinson mon prisonnnier... il ne s'agit plus que de mettre la main dessus.

ROSSIGNOLETTE.

Oh ! ça me regarde, parce qu'il faut que vous sachiez que je lui ai donné dans l'œil, et qu'il doit venir à la brune ici, où je lui ai promis de me trouver, pour la frime, s'entend.

LE COMMISSAIRE.

Comment ! non content d'avoir troublé le repos public, il veut encore porter atteinte à celui des ménages, et au mépris du plus sacré des nœuds, il ose... ah !

(*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

CHOEUR.

Air : *En attendant l'heureux effet.*

De la flûte et du tambourin,
Le son se fait entendre.
Hâtons-nous, mes amis, de nous rendre
A ce joyeux refrein.

LE COMMISSAIRE.

Peut-on crier comme cela?
Oubliez-vous que je suis là?
Chantez, criez tout doucement,
Sautez tranquillement.

TOUS.

De la flûte, etc.

LE COMMISSAIRE, *à Rossignolette.*

Ici Pinson retenu par vos charmes,
De vos genoux passera dans mes mains.
Et prudemment avec mes deux gendarmes
Je vais de Sceaux garder tous les chemins.

TOUS, *en sortant, excepté Rossignolette*

De la flûte et du tambourin, etc.

SCENE XVI.

ROSSIGNOLETTE, *seule.*

Oui, oui, j'réponds du poste; j'avons lu je n'sais dans quel livre, que le Syrènes étaient des chanteuses qui prenaient les passans par les oreilles; je dis qu'il y a de la prise chez notre ami Pinson, et j'peux bien être une de ces Syrènes-là; et puis d'ailleurs j'savons ben comment çe s'fait:.

Air : *C' n'est rien qu' çà.*

Comme j' n'ai qu' ma vingtième année,
Et qu' je n' suis pas trop mal tournée,
J'entends un chacun dir' tout haut :
Oh ! oh ! oh ! oh !
L' joli brin d' femme que voilà;
Ah ! ah ! ah ! ah !
Et moi (*bis.*) je m' dis tout bas :
V'là z'un malin qu' je n' manqu'rai pas;
Un peu d' çà,
Il viendra;
Un peu d' çà
Il viendra,
C' n'est rien qu' çà.

Deuxième Couplet.

J' fredonnons ma chansonnette,
Il trouve ma voix gentillette,
Il m' propose d' faire un duo,
Ho! ho! ho! ho!
C' n'est pas moi qui m'avis'rai d' çà,
Ha ! ha ! ha ! ha !
Et j' dis (*bis*) encore un pas,
Et c' malin-là j' ne l' manqu'rai pas;
Un peu d' çà,
Il viendra;
Un peu d' çà,
Il viendra,
C' n'est rien qu'à.

Troisième Couplet.

Après un p'tit brin d' résistance,
J' chante un r'frain et même j' danse,
Et puis je m' dis : oh ! qu'il fait chaud !
Oh ! oh ! oh ! oh !
(*Elle entr'ouvre son fichu.*)
Ah ! ah ! ah ! ah !
(*Elle secoue son jupon et laisse voir le bas de sa jambe.*)
Et l'aut' poussant un gros hélas !
J'dis : le v'là pris, j' ne l' manquerai pas;
Un peu d' çà,
Le v'là là ;
Un peu d' çà,
Le v'là là,
C' n'est rien qu' çà.

(*On entend un grand coup de fouet dans la coulisse, des éclats de rire et des cris.*)

SCENE XVII.

ROSSIGNOLETTE, PINSON. *Il a un œil poché, une basque de son habit emportée. Il est sans chapeau.*

PINSON, *jouant du mirliton.*

Par exemple, j'peux ben dire que voilà encore ma meilleure farce d'aujourd'hui.

ROSSIGNOLETTE, *à part.*

Oh! le v'là. (*haut.*) He bien! vous venez encore de faire des vôtres.

PINSON.

Ah! c'est vous belle, enfant! je vous en réponds.

ROSSIGNOLETTE, *à part.*

Il ne s'attend pas au tour que je lui prépare.

PINSON.

Il ne faut que des bêtises pour s'amuser à la campagne.

SCENE XVIII.

Les Précédens, PANTIN.

PANTIN, *à part.*

Il me semble avoir entendu... oh! pour le coup, qu'est-ce que je disais?

PINSON.

Des bêtises les unes sur les autres. (*Il chante.*)

PANTIN, *à part.*

Si je pouvais les entendre sans être vu... entrons chez moi. (*Il entre dans le Théâtre des marionettes.*)

PINSON.

A propos, belle enfant, avez-vous été porter votre plainte contre moi au commissaire de police de la commune de Sceaux?

ROSSIGNOLETTE.

J'allais y aller, quand je me suis dit : mais ce jeune homme a peut-être bu?

PINSON.

Ah! bu...

ROSSIGNOLETTE.

Et on ne sait pas ce qu'on fait, quand on est dans le vin.

PINSON.

Eh bien! oui, petite ensorceleuse, j'étais ivre... mais des charmes dont la nature vous fit don.

ROSSIGNOLETTE.

Fi donc!

PINSON.

Comment, fi donc! vous ne savez donc pas que vous êtes bien, trop bien pour être ce que vous êtes.

ROSSIGNOLETTE.

Ah!

PINSON.

Parce qu'on n'est pas faite pour chanter des chansons, quand on est faite pour enchanter.

PANTIN, *à part.*

Il l'amadoue, elle va prendre feu.

PINSON.

Et s'il m'était permis, dis-je, de vous offrir un sort plus digne de vous.

PANTIN, *montrant sa tête dans la baraque.*

Quel rôle joué-je ici?

ROSSIGNOLETTE, *minaudant.*

Mais ça ne peut pas nuire.

PINSON.

Il se pourrait... vous pourriez... il serait possible

ROSSIGNOLETTE, *à part.*

Si le commissaire pouvait venir.

PINSON.

Oserai-je vous prier, intéressante amazone, d'achever ma défaite par les sons mélodieux de cette voix dont tout Sceaux raffolle.

ROSSIGNOLETTE.

Je ferai tout pour vous plaire, excepté ce que vous me demandez.

SCENE XX.

Les Précédens, LE COMMISSAIRE, deux Gendarmes.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien! eh bien! quels éclats! quel scandale! silence!

PANTIN, *à Pinson.*

Sortez de chez moi.

PINSON.

Imaginez-vous.

PANTIN, *voulant toujours frapper de sa canne la tête de Pinson qui la baisse, de manière qu'il ne frappe que la barre de la devanture.*

Paix!

PINSON.

Qui s'imagine.

PANTIN.

Taisez-vous.

PINSON.

Que j'ai voulu faire.

PANTIN.

C'est vrai.

PINSON.

Ma cour à sa femme.

PANTIN.

Je l'ai entendu.

PINSON.

Et je ne la connais pas.

PANTIN.

Ah! tu ne la connais pas.

PINSON.

Je faisais mes farces.

PANTIN.

Tiens, je fais les miennes, moi. (*Pinson frappé par Pantin, laisse tomber sa tête et reste immobile.*)

TOUT LE MONDE.

Il est mort, il est mort!

LE COMMISSAIRE.

Voies de fait! mort d'homme! à moi Gendarmes! j'entre dans la maison, cernez-en toutes les issues.

PANTIN.

Il n'est pas plus mort que moi.

LE COMMISSAIRE, *dans la barraque.*

Rendez les armes.

PANTIN.

Je suis chez moi, et je suis le maître.

Ils se débattent, renversent la baraque, et tombe tous les trois embarrassés dans les rideaux qui l'entourent.)

LE COMMISSAIRE.

Au secours, arrêtez, arrêtez.

PINSON, *se relevant et étouffant de rire.*

Pour le coup je peux dire que voilà encore la meilleure.

(*On rit. Le Commissaire et Pantin se relèvent.*)

LE COMMISSAIRE.

Arrêtez cet homme-là.

(*Les gendarmes saisissent Pinson.*)

PINSON.

Laissez donc, je suis venu ici pour m'amuser et je m'amuse.

LE COMMISSAIRE.

Trente francs d'amende, et que cela finisse. Je vous apprendrai à m'enlever ma perruque et à me faire des bosses à la tête.

PINSON, *payant.*

Eh bien! voilà quarante sols pour votre tête et vingt-huit francs pour votre perruque.

LE COMMISSAIRE, *prenant l'argent.*

Bene sit.

SCENE XXI ET DERNIÈRE.

Les Précédens, LE LIEVRE.

LE LIÈVRE.

Ah çà! monsieur, votre société arrivera-t-elle aujourd'hui?

PINSON.

Je n'y conçois rien; il faut qu'il leur soit arrivé quelque chose en route. (*à part*) C'est quand je vais lui lâcher le grand mot que nous allons rire.

LE LIEVRE.

C'est que mon dîner ne demande qu'à être servi.

PINSON.

Hé bien! servez.

LE LIEVRE.

Servez-le... servez-le... dans un quart-d'heure il n'y aura plus personne à Sceaux.

PINSON, *à part.*

Voilà le moment. (*haut*) A Sceaux.

LE LIEVRE.

Et sûrement à Scèaux.

PINSON, *feignant la surprise.*

Comment ! c'est ici Sceaux ?

LE COMMISSAIRE.

Hé oui, Sceaux. Où serait-il donc, s'il n'était pas ici, puisque les autres endroits sont pris; il ne serait donc nulle part ? il n'y aurait plus de Sceaux ?

PINSON, *de même.*

Par exemple (*à Le Lièvre*) Je vous demande bien pardon, mon cher Le Lièvre; mais c'est à Mousseaux qu'on dîne.

LE LIEVRE.

A Mousseaux !

PINSON.

Hé mon dieu ! oui.

LE LIEVRE.

Ah ça, monsieur, pas de mauvaise plaisanterie.

PINSON.

Je ne plaisante pas, j'ai pris l'un pour l'autre.

LE LIEVRE.

Cela m'est fort égal; mais le dîner a été commandé par vous, pour vous, et vous le paierez.

PINSON.

Laissez donc.

LE LIEVRE.

Il ne sera pas dit que j'ausai fait pour rien douze entremets, trois rôtis, six entrées.

PINSON.

Hé mon dieu! pour quelques entrées, vous faites-là une sortie... tout-à-fait hors d'œuvre.

LE LIÈVRE.

Ta, ta, ta, ta; monsieur le commissaire saura bien vous mettre à la raison.

LE COMMISSAIRE.

Silence! à combien comptez-vous le dîner ?

LE LIÈVRE.

Cent vingt francs.

PINSON.

Cent vingt !

LE LIÈVRE.

Non, le vin compris.

LE COMMISSAIRE.

Ordonnons au susdit Pinson, de payer au sieur Le Lièvre la

somme de cent vingt francs, que nous reconnaissons lui être légitimement due, et le tout au comptant.

PINSON.

Oh! je dis content.

LE COMMISSAIRE.

Comptant, ou en prison.

TOUS.

Oui, en prison, en prison.

PINSON.

En prison! vous n'avez que ce mot-là dans la bouche. Allons, puisqu'il faut en passer par-là... moi, çà m'est égal de payer, pourvu que je m'amuse. Mais le dîner est à moi, et je puis le faire manger par qui je veux, et je vous prie de me faire l'honneur d'en venir prendre votre part.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, certainement.

ROSSIGNOLETTE.

Et moi aussi.

PINSON.

Sans doute... ainsi que M. le Turc, votre mari.

MUSTAPHA.

Moi, son mari!

ROSSIGNOLETTE.

Mon mari n'est pas un Turc. (*montrant Pantin*) Le voici.

PINSON, *a Pantin.*

Comment, madame est votre femme?

PANTIN.

Si vous voulez bien le permettre.

PINSON.

Par exemple, s'il y a la moindre ressemblance.

LE COMMISSAIRE.

Allons, qu'il ne soit plus question de rien; la grâce avec laquelle monsieur s'est soumis aux amendes que je lui ai infligées, ne nous permet pas de refuser l'aimable dîner qu'il nous offre. Qui m'aime me suive. (*Il fait quelques pas vers la maison; personne ne le suit.*) Hé bien, personne ne bouge.

(*Ici Pinson regarde en l'air. Tout le monde en fait autant; et quand on lui demande ce qu'il voit, il répond :*)

PINSON.

Rien, rien; c'était une farce... Nous sommes à vous... allons, allons nous mettre à table et chanter les plaisirs du dimanche.

ROSSIGNOLETTE.

Oui..., mais ce dimanche-là vous coûte cher.

PINSON.

Qu'est-ce que çà fait, j'ai fait mes farces... et puis, d'ailleurs, que personne ne regrette son argent plus que moi, et je dirai voilà encore une bonne journée.

VAUDEVILLE.

Air : *Boira qui voudra, larirette.*

MUSTAPHA.

Vive, vive le dimanche !
Son nom seul met tout en train :
C'est le jour où l'on épanche
Son cœur, sa joie et son vin.
Folâtre amour et gaîté franche
En sont le doux réveil matin.
L'homme ce jour-là,
Toujours rira,
Aimera,
Chantera
La guinguette.
L' plaisir n' mourra pas, la rirette,
Tant que le dimanche vivra.

LA BOUQUETIERE.

Le dimanche la fillette,
Toute entière à ses amours,
Plus gentille et plus coquette,
Se pare d' ses beaux atours,
Et se délasse sur l'herbette
De son travail de tous les jours.
Fill' ce jour-là,
Toujours rira,
Chantera,
Aimera
La fleurette.
L' plaisir, etc.

PANTIN.

C'est l' dimanche qu' chaqu' famille,
Se rassemble, chante et rit
Autour d'une table où brille
La gaîté plus que l'esprit;
Où tout l' monde à-la-fois babille,
Où jamais le cœur ne tarit.
L' vieillard ce jour-là,
Toujours rira,
R'verdira,
Chantera
Chansonnette.
L' plaisir, etc.

LE LIEVRE.

C'est l' dimanche qu' la campagne
A plus d' monde que Paris,
Qu'am'nant chez moi leur compagne,
J'vois v'nir amans et maris,
Et qu' mes vins d' Bordeaux et d' Champagne
Haussent de force et haussent d' prix.
L' traiteur ce jour-là,
Toujours rira,
Rôtira,
Videra
Sa feuillette.
L' plaisir, etc.

PINSON.

Le dimanche, mes bamboches
Me font passer pour un fou;
Je m'attire des taloches,
Je me fais casser le cou :
On m' fait vider toutes mes poches,
Et j' rentre chez moi sans un sou.
Pinson ce jour-là,
Toujours rira,
Bamboch'ra,
Lutin'ra
La grisette.
L' plaisir, etc.

ROSSIGNOLETTE, *au public.*

Savez-vous ben c' qu'un prophête,
Qui ne manquait pas d'esprit,
Dans un liv' qui n'est pas bête,
Autrefois avait écrit.
Sur les dimanches et jours de fête,
Voilà ce que l' prophête a dit :
« L' public ces jours-là,
» Applaudira
» C' qu'on jouera,
» Opéra
» Ou bluette. »
Tout réussira, la rirette,
Tant que le dimanche vivra.

FIN.


LIBRARY OF CONGRESS
0 021 100 820 9